

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 32

Artikel: Djean-David : lou gros paysan dau Dzorot
Autor: S.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Si les Vaudois avaient voulu
Lan tur lu
Violer la paix du ménage
Pour s'en aller, le cœur volage,
Au loin courir le guilledou,
Ils auraient fait trop de jaloux ;
Les cœurs s'embrasaient à leurs flammes.
Si les Vaudois avaient voulu
Lan tur lu
Ils séduisaient toutes les femmes.
Mais les Vaudois n'ont pas voulu
Lan tur lu
Rendre jaloux leur entourage,
De leur bonheur faire étalage ;
Ils ont demandé, seulement,
De vivre en paix, sans un tourment,
Sans trop se compliquer la vie.
Et les Vaudois n'ont pas voulu
Lan tur lu
Se séparer de l'Helvétie.

Daniel Bosr.

Comme Guillot. — « Moi, disait l'autre jour un jeune homme, souvent brouillé avec la vérité, je ne lis jamais au lit, crainte de m'endormir sans souffler ma bougie. Je ne tiens pas à être brûlé.

— Je te comprends, fit un de ses amis. Une fois que tu seras rôti, tu aurais beau le dire, tu ne serais pas cru.

DEUX ET DEUX NE FONT PAS QUATRE

UN axiome qui court les rues, c'est assurément celui consistant à prétendre que deux et deux font quatre.

Il n'y a pas à regimber : deux et deux font quatre. C'est entendu, c'est décidé, c'est incontestable. Deux et deux font quatre. Sur ce point-là, chacun est d'accord, depuis la bobonne qui escompte le sou du franc jusqu'à l'auguste mathématicien.

Deux et deux font quatre !

En voilà encore une de ces Bastilles à préjugés, qu'il importe de démolir au plus tôt.

Ah ! mes enfants. Si vraiment deux et deux faisaient quatre, il y a belle lurette que serait résolu le troublant problème de notre fragile existence.

Aussi, au risque de ne pas être porté sur les listes de candidats au Conseil communal, je me permets d'émettre timidement l'opinion que deux et deux ne font pas quatre.

Exemple !

Prenons, si vous le voulez bien, deux gouttes d'eau provenant de la même source et portons-les chez un de nos aimables chimistes.

Que vous dira-t-il cet homme de bien ?

Il vous dira très simplement et sans emphase que vos gouttes ne sont identiques ni au point de vue du volume, ni au point de vue de la composition chimique.

D'où nous déduirons qu'en ajoutant à ces deux gouttes-là deux autres gouttes — le voilà bien, le fâcheux rhumatisme ! — vous obtiendrez à l'addition, non pas quatre, mais un X aux troublantes inconnues.

Deux et deux ne font donc pas quatre.

Ce qu'il fallait démontrer !

Et voilà pourquoi, mesdames et messieurs, quand on m'affirme que la terre tourne, que M. Combes est un mécréant, que M. Brunetière est un éminent écrivain, qu'il est impossible à une belle-mère de vivre en paix avec son gendre, que toutes les femmes adorent leurs maris, et patati et patata, voilà pourquoi, dis-je, je demande à réfléchir.

La réflexion, voyez-vous, tout est là.

Ainsi tenez, pas plus tard que l'autre soir.

Nous avions passé gaîment la soirée, Albertine — une délectable blondinette dont j'ai fait la connaissance tout récemment à bord du bal-

lon captif de l'Exposition de Berne — mon ami Gustave et moi, à faire de la musique.

Sur le coup de minuit, je descends à la cave chercher une vieille bouteille. Au retour, j'entends Albertine qui chantait, accompagnée au piano par Gustave, sa romance favorite :

Non, vous ne m'aimez pas,
Non, non, je sens bien
Que vous ne m'aimez pas !

Gustave. — Mais si, mais si, Albertine, je vous aime !

Un autre eût bondi, tel un enragé, à la gorge du saumâtre personnage.

Moi pas.

Je me pris à réfléchir. Et, réflexions faites, je me dis :

— Allons, allons, farouche justicier, contiens ton courroux. A la place de Gustave, mon pauvre vieux, tu en eusses fait tout autant.

Et la voix sévère de la Conscience ajouta :

— Si ce n'est plus, bandit ! M.-E. T.

La douche. — M. P..., qui passe pour très, très riche, avait l'autre jour à sa table compagnie nombreuse et choisie. Le couvert était fort élégant et faisait l'admiration de tous les convives, particulièrement de Mme Y., qui ne cessait, à tout propos, d'en vanter la richesse et le goût parfait et d'exprimer le regret de ne posséder le pareil.

Au moment des adieux, Mme Y. félicitait encore sur ce point l'amphitryon.

— Eh ! madame, répondit celui-ci, quelque peu importuné de cette insistance, ce couvert que vous admirez tant est à vous, si vous le désirez...

— A moi?... Comment donc ?...

— Mais oui !... Je l'ai loué.

DJEAN-DAVID

lou gros paysan dau Dzorot.

Den mon veladzou onna balla carraïe

Dit ài passan : « Vo fo m'examina :

Dé contrévean ne suiv pas paraïe ?

Mon front biantzi ne paut vo zetouna ? »

Oï, monchus, ti lé passan s'arritan

Et dian to hiau don ton fort amusan :

« Entré çau murs, dézo çau grant frita

Lé Djéan-David, l'è lo gros paysan. »

To pri dé quie lé grandzé et lé zétrabious,

Grand batimaen io on vai chix tzevauz,

Quatrou poilliens, dai mutons admirabious

Veingt marés vatzés et dou fort bi taureaux,

Examina çau ceint dzerbès dorafés,

Et to ci fin vert tel quie l'alezan,

Vo derai en veyean çau denraïes :

« Ci Djéan-David lé on gros païsan. »

Dé Djannoton la couzema lé balla :

Dé treais Anglais on lai vai lés jambons,

Et puis dai lards paendus sur la gamella,

Et à coté, tomés et saussissons.

Ti lés midzos, la tzaï lé chu la trabllia.

Lou gros jambon se coei po lou bounan.

Ne paut-on pas itré bin charitabliou

Tzi Djéan-David, tzi ci gros païsan ?

Siïence amis, lou vaitzé que iarrouvé

Au cabaret dé bons Vaudois rimpli

Bondzo David, vo zité noutron convivé

Que lai dian ti, don air adi poli,

Quié te po ion, avoué ci gros vesadzou

Dé Bonaparte, on villiou vétérân

Lé l'assesseu, lou syndie dau veladzou

Lé Djéan-David ci gros païsan.

Dépatsein-nò, allins-ti à la danse,

A la gaïta bailli on librou essor,

On vai du liien Lisette que s'avancé,

On vai brelli tot liien son collier d'or.

Son na lé gros, sa tzamba prau mô fête,

Et tot para l'a on moui de chalands

Que dian to iau : « Lé balla la Lisette

Et Djéan-David lé on gros païsan.

S. M.

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

PAR M^{lle} OLYMPIA R.

IV

HÉLÈNE, en revoyant Raoul, se rendit compte avec surprise combien elle avait en somme peu songé à lui durant l'absence, elle s'en voulut et essaya de racheter sa faute en lui faisant l'accueil le plus aimable. Bientôt cependant, elle s'avoua que son cousin l'ennuyait fort, sa beauté lui paraissait fade, tout ce qu'il disait sonnait creux ou faux ; habituée aux grandes manières de M. Marbert, Raoul lui semblait presque vulgaire, le geste de fatuité avec lequel il relevait constamment sa fine moustache l'exaspérait ; elle le trouva ridicule de jouer au grand seigneur prodigue, lui pauvre, tandis que M. Marbert, possesseur d'une magnifique fortune et doué du reste d'une nature large et généreuse, affectait une grande simplicité dans toute sa manière de vivre. Ce fut avec un soupir de soulagement qu'Hélène vit s'éloigner son cousin ; l'instant d'après, comme on annonçait M. Marbert, son cœur battit joyeusement sans qu'elle s'efforçât de le comprimer. Ce jour-là, M. Marbert la voyant si bien disposée envers lui, fut d'une gaîté et d'une verve entraînant, tandis qu'Hélène admirait à la dérobée sa physionomie mâle, son front puissant, l'expression mobile de ses yeux gris qui la changeaient de l'éternel sourire du regard de Raoul. A dater de ce jour, elle s'avoua son amour et avec orgueil.

IV

Son cousin, la voyant devenir de plus en plus indifférente pour lui, se dit que la partie allait être perdue et qu'il s'agissait de frapper un grand coup. Une après-midi, il guetta M. Marbert au moment où il sortait de la villa des Roses, tout animé par le bonheur, car Hélène venait de lui sourire avec une grâce délicieuse. Raoul lui demanda un instant d'entretien, tout en l'accompagnant jusque chez lui. M. Marbert consentit non sans surprise, car il connaissait à peine le jeune homme. Ils se mirent en marche, Raoul parlait à voix basse, mais arrivé à la grille du parc de M. Marbert, comme incapable de se contenir plus longtemps :

— Oui, fit-il tout haut, j'ai appris par hasard que Mme Reval ne voulant pas consentir à ce que ses deux enfants fissent des mariages pauvres, Hélène s'est dévouée pour son frère, et cependant elle m'aimait, que dis-je ? elle m'aime encore. Voilà donc deux existences entièrement brisées, conclut M. Raoul avec beaucoup de pathétique.

Sur ce grand effet oratoire, il jugea à propos de prendre congé de M. Marbert et s'éloigna.

M. Marbert se dirigea chancelant jusque vers sa demeure ; là, apercevant un palefrenier :

— Scellez Lucifer de suite, s'écria-t-il, et amenez-le-moi.

L'instant d'après, il s'élançait sur son cheval, et enfonçant les éperons si profond dans la chair que le sang jaillit ; il prit dans un galop effréné la direction de la forêt. Quand il se vit bien seul, un cri de douleur sauvage s'échappa de sa poitrine ; il ne rentra chez lui que plusieurs heures plus tard, lorsqu'il fit tout à fait fait sombre ; son cheval était blanc d'écume. Il marcha dans sa chambre une bonne partie de la nuit avec une agitation extrême ; il semblait irrésolu, puis, tout à coup :

— Eh bien ! oui, je veux me montrer digne d'elle ; elle s'est sacrifiée à son frère, je saurai aussi, à mon tour, sacrifier mon bonheur au sien ; qu'elle épouse Raoul !

Il commença alors à écrire fièvreusement plusieurs lettres, les unes portant l'entête « ma chère Hélène », d'autres « Mademoiselle », qu'il déchirait l'une après l'autre. Enfin, retrouvant un peu de calme, il traça quelques lignes à la hâte et les mit sous une enveloppe à l'adresse de M. Raoul Duprez. Remarquant alors sur son guéridon un télégramme qui réclamait sa présence immédiate à Paris, il rouvrit sa lettre pour y ajouter un court post-scriptum. A quatre heures du matin, il sortait de chez lui sans prévenir personne et allait à la gare prendre le train.

Une, deux semaines se passèrent sans qu'on sût à la villa des Roses ce qu'était devenu M. Marbert. Hélène l'attendait avec une impatience fébrile, cette absence lui avait révélé combien il lui était devenu précieux. Cette Belle-au-Bois-Dormant n'avait aimé